

Sicario **La force tranquille**

Patricia Robin

Numéro 298, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robin, P. (2015). Sicario : la force tranquille. *Séquences : la revue de cinéma*, (298), 4-5.



SICARIO | LA FORCE TRANQUILLE

Lorsque l'un de nos compatriotes se démarque à l'étranger, on ne peut que s'en réjouir, et ce, sans nécessairement afficher un chauvinisme flagorneur. Denis Villeneuve présente, avec **Sicario**, son troisième long métrage produit grâce aux billets verts de l'Oncle Sam. Son savoir-faire, l'équipe dont il s'entoure, sa capacité de raconter une histoire avec force et douceur, ses talents de metteur en scène et ses qualités de visionnaire en font un réalisateur dont la virtuosité n'est plus à prouver. Fidèle à ses thèmes et à ses réflexions, il transpose efficacement le scénario bien ficelé de Taylor Sheridan en lui donnant ses propres couleurs, ses demi-teintes et sa profondeur. Invitation au voyage.

PATRICIA ROBIN

La première chose qui nous vient à l'esprit en regardant **Sicario**, c'est la prédilection de Villeneuve pour les endroits désertiques. Déjà, pour **Un 32 août sur terre** (1998), il faisait arpenter le désert de Salt Lake City à ses personnages, alors qu'ils s'interrogeaient sur le sens de la vie et la conception d'un enfant. Dans **Incendies** (2010), on retrouve les jumeaux Simon et Jeanne sur la piste du passé de Nawal, leur mère, dans une zone aride du Moyen-Orient. L'environnement de **Sicario** s'avère tout aussi sec et poussiéreux; la topographie tout en crevasses et en plaines ocre sert efficacement de toile de fond à cet univers sans foi ni loi où la drogue, l'argent, la peur et la mort affichent le même dénuement d'émotions. Les jeux de pouvoir et les enjeux cachés tissent la trame de ce drame policier dirigé avec doigté.

Au cœur de ce monde insensible, une fleur de cactus: Kate Mercer se révèle méthodique, posée, inébranlable. Son caractère particulier lui permet, à la suite d'une opération éprouvante, de faire partie d'une équipe de choc ayant pour but le démantèlement d'un cartel qui sévit à la frontière du Mexique. Telle une fragile allumette au milieu d'un arsenal, Blunt assume ce rôle avec aplomb et sensibilité. Pour l'agent obstiné Matt Graver,

responsable de ce peloton, seule importe la finalité de la mission. Il œuvre aux côtés d'un ancien procureur, Alejandro, dont le calme et la capacité singulière de mener un interrogatoire méritent le respect. Benicio Del Toro incarne ce personnage avec toute la subtilité qu'on lui connaît et se démarque de celui interprété dans **Traffic** (2001) de Steven Soderbergh. Seule femme dans cette armée de mercenaires lourdement armés, Kate Mercer tire son épingle du jeu avec un sang-froid sans pareil. Son intégrité est mise à dure épreuve dans cette traversée du désert, où les circonstances dépassent rapidement les mobiles visés. L'intérêt du film réside, en partie, dans cette exploitation d'une figure féminine au centre d'une guerre sans fin, où la tête dirigeante semble une hydre qui renaît sempiternellement, sans égard aux familles décimées, aux existences gâchées et aux victimes torturées, séquestrées et cachées entre les murs de bungalows putrides. Alors que les femmes font plus souvent office de proies, celle-ci participe à la purge et interagit avec les forces déployées.

On pourrait croire que le sujet prescrit une violence gratuite et débridée. Or, on reconnaît là le grand talent de Villeneuve: cette violence est évacuée par la suggestion, imposée par les crescendos de la musique de Jóhann Jóhannsson, auxquels se

PHOTO: Une violence évacuée par la suggestion



mêlent les moteurs assourdissants ou les orages des ciels nébuleux. On ne voit pas la brutalité; les montages visuel et sonore renseignent le spectateur, lui permettent de finaliser les scènes. Ici, contrairement aux effluves d'hémoglobine, aux éclatements de chair et de cervelles de Tarantino, Villeneuve laisse présumer la suite; ses projections de sang représentent davantage des signifiants que des démonstrations impétueuses et explosives. La quête devient rampante, tel un serpent, fluide, pareille aux artères d'un poste-frontière où les gros *VUS* du FBI se frayent un chemin. Malgré la chaleur et la poussière, la traque progresse de manière sinieuse, autant que chirurgicale et stratégique, à la manière d'un jeu vidéo. L'eau, matière rare dans cet espace torride, est confinée dans des cruchons ou des piscines. La touffeur paraît à peine visible, la sueur est réservée à la peur. Pour réussir à percer les états d'âme de son héroïne, Villeneuve opte, par exemple, pour un montage alternant des vues du ciel et des cadrages très rapprochés de

Blunt, pendant un trajet dans Mexico, illustrant la crainte qui se lit sur son visage et dans ses regards furtifs. Certains plans représentent à eux seuls des métaphores laissant présager la suite des événements, comme en témoigne ce couteau dégainé en contre-jour à l'entrée du tunnel coupe-gorge où doit se dérouler le démantèlement du cartel visé. En maîtrisant aussi judicieusement son médium, l'économie des dialogues peut se limiter à ne donner que l'information de base. Ainsi, cela confère au personnage d'Alejandro une aura de mystère; à ses méthodes, une forme d'efficacité réfléchie. Il opère une sorte de séduction alors qu'en fait, il poursuit une vendetta personnelle en disposant des moyens offerts par les Américains. On finit par constater que, prise au milieu de ces mercenaires, la petite Kate – malgré sa force de caractère – se retrouve entre l'arbre et l'écorce, servant simplement de caution morale dans un conflit trop considérable pour elle. Son intégrité est mise à mal tout autant que sa volonté d'agir. Sa frustration n'en devient que plus grande devant l'impunité dont jouissent les instances manipulatrices.

Avec *Sicario*, Villeneuve ne propose aucune solution à la situation qui prévaut à la frontière américano-mexicaine et dont on devine l'ampleur par les quantités d'héroïne qui transitent aux zones limitrophes. Avec humilité, il ne peut établir qu'un constat d'impuissance comme l'exprime le plan de Kate/Blunt, visant l'instigateur du chaos dont elle fait les frais: son poing démesuré en avant-plan serrant l'arme, empreint de colère et de tension; les larmes sur sa joue, dévoilant sa tristesse et son désarroi. De leur côté, les veuves et les orphelins, réelles victimes des cartels, figurent au tableau des conséquences de cette lutte intestine,

s'habituant à l'écho des rafales de mitraillettes; on y reconnaît presque des images d'*Incendies*. Sans éclat, sans brusquerie, Villeneuve prend le parti des vivants et questionne notre société inefficace à contrer le trafic de drogue, espérant ne pas être éclaboussée par les effets collatéraux des guerres de clans.

On ne peut passer sous silence la fréquence des passages au Sud ou à l'anglais de plusieurs cinéastes québécois, reconnaissance incontestable de leur talent. Évidemment, jouer dans la cour des grands fait partie des rêves les plus secrets de la plupart des réalisateurs d'ici.

On ne peut passer sous silence la fréquence des passages au Sud ou à l'anglais de plusieurs cinéastes québécois, reconnaissance incontestable de leur talent. Évidemment, jouer dans la cour des grands fait partie des rêves les plus secrets de la plupart des réalisateurs d'ici. Ils souhaitent sortir d'un système subventionnaire pour s'offrir des coudées plus larges et plus franches sur des productions aux dimensions moins contraignantes, bien que peu coûteuses en comparaison avec les budgets de celles des grands studios. Et surtout, ils désirent s'adresser au plus grand nombre. Yves Simoneau et Christian Duguay œuvrent depuis un certain temps dans la Cité des Anges. Récemment, Jean-Marc Vallée présentait *The Young Victoria* (2009), proposant Emily Blunt dans le rôle-titre, *Dallas Buyers Club* (2013), pour lequel Matthew McConaughey a remporté de nombreux prix d'interprétation, et *Wild* (2014) avec Reese Witherspoon. Pour sa part, Ken Scott reprenait sa comédie *Starbuck* en commettant *Delivery Man* (2013) qui n'obtint pas le succès escompté malgré les millions investis. Philippe Falardeau a tenté sa chance avec *The Good Lie* en 2014, aussi avec Reese Witherspoon, produit au Canada et distribué par les studios américains. L'international François Girard délaissait la mise en scène d'opéra pour nous offrir, plus tôt cette année, *Boychoir* avec Dustin Hoffman. Avant *Sicario*, Denis Villeneuve a réalisé deux thrillers psychologiques, *Enemy* et *Prisoners* (2013), mettant en vedette Jake Gyllenhaal. Dès l'automne, Xavier Dolan joindra, à son tour, ce club sélect de réalisateurs expérimentant un tournage avec une distribution américaine. Et puis, Dolan voit plutôt la planète comme terrain de jeu... Alors que Villeneuve s'attaque à une nouvelle version de *Blade Runner*, à quand un Podz, un Lepage ou un Trogi *made in USA*?

Cote: ★★★½

■ **Origine:** États-Unis – **Année:** 2015 – **Durée:** 2 h 01 – **Réal.:** Denis Villeneuve – **Scén.:** Taylor Sheridan – **Images:** Roger Deakins – **Mont.:** Joe Walker – **Mus.:** Jóhann Jóhannsson – **Son:** Alan Robert Murray, William Sarokin – **Dir. art.:** Patrice Vermette – **Cost.:** Renée April – **Int.:** Emily Blunt (Kate Macer), Benicio Del Toro (Alejandro), Josh Brolin (Matt Graver), Victor Garber (Dave Jennings), Daniel Kaluuya (Reggie Wayne), Jeffrey Donovan (Steve Forsing), Jon Bernthal (Ted), Maximiliano Hernández (Silvio) – **Prod.:** Basil Iwanyk, Edward McDonnell, Thad Luckinbill, Trent Luckinbill – **Dist. / Contact:** Séville.